


Massimo Carlotto

Arrivederci  
a more

Métailié   
N O I R





ARRIVEDERCI AMORE

Publié sur les conseils  
de Serge Quadrupani

Massimo CARLOTTO

# ARRIVEDERCI AMORE

*Traduit de l'italien par  
Laurent Lombard*

*SUITES*  
Éditions Métailié  
5, rue de Savoie, 75006 Paris  
[www.editions-metailie.com](http://www.editions-metailie.com)  
2003

Titre original; *Arrivederci amore, ciao*

© Edizioni e/o, Rome, 2001

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2003

ISBN: 2-86424-460-8

ISSN: 1281-5667

## Code pénal italien

Article 178: la réhabilitation annule les peines accessoires et tout autre effet pénal de la condamnation, sauf si la loi en dispose autrement.

Article 179: la réhabilitation est acquise au condamné qui a, dans un délai de cinq ans à compter soit de l'expiration de la peine subie soit de la prescription établie, donné des preuves effectives et constantes d'une conduite irréprochable.





## PROLOGUE

La charogne de l'alligator flottait le ventre en l'air. Il avait été abattu parce qu'il s'était approché un peu trop près du campement et que personne ne voulait perdre un bras ou une jambe. L'odeur douceâtre de la décomposition se mélangeait à celle de la forêt. La première cabane se trouvait à une centaine de mètres de la clairière. L'Italien bavardait tranquillement avec Huberto. Il sentit ma présence. Il se retourna et me sourit. Je lui fis un clin d'œil et il se remit à parler. J'allai derrière lui, respirai à fond et lui tirai dans la nuque. Il s'affala sur l'herbe. Nous le primes par les pieds et les bras, et le jetâmes à côté de l'alligator ; le reptile sur le dos et lui sur le ventre. L'eau était si dense et si calme que le sang et les morceaux de cerveau parvinrent difficilement à occuper un espace plus grand qu'une soucoupe. Huberto me prit le pistolet, l'enfila dans sa ceinture et d'un geste de la tête me fit signe de retourner au camp. J'obéis, même si j'aurais préféré rester encore un peu à regarder fixement le corps dans l'eau. Je ne pensais pas que ce serait aussi facile. J'avais posé le canon sur ses cheveux blonds, faisant bien attention de ne pas lui toucher la tête pour ne pas courir le risque qu'il se retourne et me regarde dans les yeux, et j'avais appuyé sur la détente. La détonation avait été sèche et avait fait fuir les oiseaux. Ma main avait tressailli et du coin de l'œil j'avais vu la culasse du

semi-automatique reculer et charger une autre balle. Mais en réalité, mon regard était concentré sur sa nuque. Un petit trou rouge baveux et parfait, que le projectile avait formé en sortant par le front. Huberto l'avait regardé mourir sans bouger un seul muscle. Il savait que ça arriverait. L'Italien devait être exécuté, et il s'était porté volontaire pour l'attirer dans le piège, car depuis quelque temps, il était devenu un problème : la nuit, ivre mort, il frappait les prisonniers. La veille au soir, le commandant m'avait appelé sous sa tente. Il était assis sur un lit de camp et faisait tourner un pistolet entre ses mains.

– C'est un calibre 9, de fabrication chinoise, expliquait-il. Une copie exacte du Browning HP. Les Chinois copient tout. Ils sont précis et méticuleux. S'il n'y avait pas les idéogrammes, on le prendrait pour un authentique. Mais la mécanique, c'est une horreur. Il se bloque à la moitié du chargeur. Parfaite en apparence mais faible à l'intérieur... exactement comme le socialisme chinois.

J'acquiesçai, feignant d'être intéressé. Le commandant Cayetano était un des cadres historiques de la guérilla. Un des rares survivants. Il avait dépassé la soixantaine et avait un bouc à l'oncle Ho, long et fin, comme le leader vietnamien. Fils d'un propriétaire de latifundia de cannes à sucre, il avait décidé, depuis sa jeunesse, de passer du côté des pauvres et des Indiens d'Amérique du Sud. Un type cohérent, chiant et borné qui ne m'avait certainement pas convoqué pour faire la conversation. Il ne l'avait jamais fait, car je lui étais antipathique.

– Tue-le, dit-il en me tendant le pistolet. Un seul coup suffira.

J'acquiesçai une nouvelle fois. Je ne montrai aucune surprise et me gardai bien de demander qui je devais tuer. J'avais parfaitement compris.

– Pourquoi moi ? me bornai-je à dire.

– Parce que tu es italien, toi aussi. Vous êtes arrivés ensemble et vous êtes amis. Il vaut mieux que l’histoire se règle en famille, dit-il d’un ton méchant qui n’admettait aucune réponse.

J’acquiesçai pour la énième fois et, le soir suivant, j’avais appuyé sur la détente. Au camp, personne n’avait commenté ce qui s’était passé. Tout le monde s’y attendait.

Toute mon expérience de guérillero se résumait à cette exécution en traître : tuer un type qui comme moi avait décidé de consacrer sa vie à la cause d’un peuple de l’Amérique centrale. En parole seulement, parce qu’en réalité, nous étions deux couillons pleins de morgue, qui avions fui l’Italie et les gamines de l’université et qui étions poursuivis par un mandat d’arrêt pour participation à association subversive et pour avoir commis quelques attentats sans importance. Excepté la bombe que nous avons placée devant le siège de l’Association des industriels et qui avait tué un veilleur de nuit. Un malchanceux presque à la retraite qui avait remarqué le sac, était descendu de son vélo et avait eu la mauvaise idée d’aller y mettre son nez. Dans les journaux, nous découvrîmes qu’il passait là tous les soirs, ce que nous n’avions simplement pas contrôlé, trop occupés à nous vanter au bar des actions que d’autres avaient menées. Ce fut une jeune femme, avec laquelle j’avais flirté pendant deux semaines, et qui décida de se repentir une demi-heure après son arrestation, qui nous avait balancés. Nous avons alors traversé la frontière française à toute vitesse. Un an plus tard, à Paris, quand nous avons appris notre condamnation à la prison à perpétuité, nous nous étions regardés dans les yeux et avons décidé de jouer les héros. Sauf que la forêt, ce n’était pas le Quartier latin, ce n’était pas Bergame et encore moins Milan. Et ton ennemi, quand il t’arrêtait, il ne te jetait pas en taule mais il

t'écorchait vif en te tirant la peau à partir des chevilles. Nous étions arrivés pleins d'enthousiasme et d'une saine ferveur révolutionnaire, mais il ne nous fallut qu'une semaine pour découvrir que la vie au sein de la guérilla était un véritable enfer. Heureusement, nous étions toujours restés à l'arrière. Nous n'avions pas les couilles pour affronter les rangers de la dictature et leurs instructeurs américains, comme le faisaient les Indiens. Eux étaient silencieux et ne souriaient jamais. Ils vivaient et mouraient avec la même expression.

Mon ami, avec le temps, avait perdu la tête. Il avait commencé à boire et à jouer à d'étranges jeux avec les soldats que le *Frente* capturait lors des embuscades. Je l'avais averti qu'ici ils n'aimaient pas certaines faiblesses mais lui, désormais, il n'écoutait plus personne. Il passait ses journées, tel un automate, à attendre la nuit.

Je profitai de l'arrivée d'une équipe de la télévision espagnole pour m'éloigner de plus en plus du commandant Cayetano, du danger des combats et de la cause dont je n'avais plus rien à foutre. Une journaliste, de petite taille, mais avec un gros cul, avait jeté son dévolu sur moi. Je lui fis comprendre que j'allais lui faire éprouver l'ivresse d'une aventure avec l'un des derniers combattants des brigades internationales. Après quelques nuits de passion, elle avait demandé et obtenu du commandant que ce soit moi qui l'assiste dans ses interviews. C'est ainsi que je fuis au Costa Rica, traversant la frontière à pied, après lui avoir promis que je la rejoindrais à Madrid. Mais j'étais dépourvu de papiers d'identité et retourner en Europe avec la perpétuité sur le dos à ce moment-là me semblait encore un risque inutile.

Je cherchai donc du travail sur les plages costariciennes. Des investisseurs européens, en particulier italiens, avaient

commencé de construire des hôtels sur des plages vierges très belles. Sans aucune convention, sans aucun plan d'urbanisme et avec la concession des licences basée sur un système très simple de pots-de-vin. De paradis terrestre à paradis du ciment. A part l'italien, je parlai l'espagnol et m'en sortais admirablement bien en français, ce qui me permit d'être embauché comme barman dans un hôtel dont la propriétaire était italienne. Une quadragénaire, pleine de fric, divorcée et sans enfant. Une Milanaise portée par les affaires. Une de celles qui savaient y faire avec les gens. Lorsque je me présentai, elle me dévisagea de la tête aux pieds. Ce qu'elle vit dut lui plaire, mais elle était loin d'être idiote. Elle me dit clair et net que pour elle, il était évident que j'étais un terroriste en cavale, une de ces têtes de con qui lui avaient bousillé sa bagnole pour construire une barricade en plein centre de Milan. Elle se souvenait de la date. Moi aussi. Trois jours de colère, la ville qui puait l'essence et les gaz lacrymogènes et deux morts, Varalli et Zibecchi\*. Je lui inventai une histoire pathétique mais crédible. Elle me recommanda de me tenir tranquille; la police du Costa Rica n'avait aucune sympathie pour les réfugiés politiques. L'endroit me semblait être un paradis par rapport à la forêt et, pour la première fois, depuis que j'étais en fuite, je pouvais prendre en considération l'idée de m'enraciner. Mon destin était néanmoins entre les mains de la directrice et me faufiler dans son lit, au moment opportun, me parut la meilleure solution pour rester maître de la situation. Elle s'appelait Elsa et elle n'était pas trop mal. Bien sûr, sur la plage, il y avait des femmes beaucoup plus

\* A la suite du meurtre de Claudio Varalli par un fasciste en avril 1975, de violentes manifestations de protestation éclatèrent à Milan au cours desquelles Giannino Zibecchi trouva la mort, renversé par un véhicule des carabinieri. (Toutes les notes sont du traducteur.)

belles et beaucoup plus jeunes, mais je n'étais pas dans la situation d'être trop exigeant. C'était un beau type de femme difficile qui se fit courtiser pendant deux mois avant de se laisser embrasser. Elle ne croyait pas à la sincérité de mon amour et à presque rien de ce que je lui racontais. J'arrivais facilement à lui mentir et le faisais même avec plaisir; cela me permettait de me construire une identité différente, comme un faux document. Mais intérieur. Ainsi je pouvais vivre de longues périodes sans devoir faire les comptes de ma vraie vie que je m'étais mis à haïr. Elle me faisait peur. Elle avait été basée trop longtemps sur des déclarations d'intentions auxquelles je n'avais jamais été fidèle. Par manque de courage. Au fond, je l'avais toujours su, mais c'est facile de se mentir à soi-même et aux autres dans les bars et autres assemblées. Tout le monde n'était pas comme moi. Bien au contraire. Je faisais partie de cette minorité qui avait trouvé dans le mouvement révolutionnaire un espace de sociabilité et de liberté que la famille m'avait toujours refusé. Si j'avais imaginé que le prix en serait de me taper la prison à vie et de buter un ami, je serais resté tranquillement chez moi, à supporter les conneries de mon père, les faiblesses de ma mère et la bigoterie de mes sœurs.

Elsa préférait baiser le matin, avant de préparer le petit déjeuner pour les clients. J'ai toujours pensé qu'elle préférait ce moment parce que ça ne l'obligeait pas à faire l'amour trop longtemps. Elle était précoce et sans aucune imagination: l'orgasme, un bisou sur le front et une clope.

Je la trompai une première fois deux ans plus tard avec une autre femme de quarante ans. Une Florentine, qui traînait son mari et sa belle-sœur derrière elle, et qui, sous le prétexte qu'elle avait une peau très claire et délicate, passait la plupart de son temps assise au comptoir du bar, devant

un gin tonic et avec une très grande envie de bavarder. Elle était un peu boulotte mais elle avait un beau visage et des yeux malicieux. Elle me lançait des signaux sans équivoque. Ce n'était pas la seule, et les autres étaient toutes plus jeunes et plus appétissantes. Mais j'étais attiré par les femmes de quarante ans. L'idée de m'insinuer dans leur vie et de jouer avec leur vulnérabilité me donnait le vertige. Je trompai Elsa sans aucun regret, et souvent. A l'époque, je n'avais pas plus de trente ans et, comme le disait Elsa, un beau cul. Le bar était un endroit stratégique et il n'était pas utile d'avoir de grandes capacités de séduction. Il suffisait de jouer avec son regard, légèrement troublé, de sourire avec gentillesse et bienveillance, et d'avoir une grande disponibilité pour écouter. Je passais sept années de ma vie de cette façon, sans presque m'en rendre compte.

Tout prit fin lorsqu'Elsa entra à l'improviste dans l'arrière du bar et me trouva dans les bras d'une Allemande. Je ne me souviens ni de son nom ni de son visage, mais ce fut une femme très importante dans ma vie : mon histoire avec elle m'enleva subitement tout ce que j'avais. Le lendemain matin, j'étais dehors, un sac à la main et avec une forte envie de disparaître. Toute la nuit, Elsa avait joué le rôle de la bienfaitrice trompée qui se vengerait d'une façon ou d'une autre. C'était une femme gentille mais lorsqu'elle s'énevrait, elle ne raisonnait plus. J'eus juste le temps de piquer le passeport espagnol d'un client d'Alicante qui me ressemblait un peu, d'aller voir un faussaire qui fréquentait le bar, de lui faire changer la photo et de m'embarquer dans un avion direct pour Paris.

Lorsque j'arrivai à l'aéroport, j'avais vraiment l'intention de me transférer au Mexique. Cela me semblait être la combine la plus logique. Mais trois hôtesses d'Air France étaient passées devant moi. Je m'étais arrêté pour les observer. Et en regardant avec admiration leur cul, j'avais



décidé de donner un nouvel élan à ma vie. Ce ne fut qu'une intuition, mais suffisante pour me faire changer de plan de fuite malgré le mandat d'arrêt international qui me poursuivait depuis maintenant dix ans. Pendant le vol, l'intuition prit corps et se transforma en une décision irrévocable, puis en un projet bien précis, et après avoir passé le contrôle des douanes, je me dirigeai tout droit vers la première cabine téléphonique. Ce ne fut pas facile de joindre la personne que je cherchais, mais j'y parvins. Elle fut tout étonnée de m'entendre après tant de temps et se dépêcha de me demander si j'avais des problèmes. Je soupirai et répondis qu'il fallait que je la voie tout de suite.

Nous nous retrouvâmes à l'heure du déjeuner dans une brasserie en face de la station de métro les Gobelins. J'arrivai en avance et passai un peu de temps à observer les personnes qui entraient et sortaient de ce lieu.

– Enrico, comment ça se fait que tu sois revenu? Qu'est-ce qui s'est passé? Et Luca? me demanda-t-il avant même d'enlever sa veste, utilisant nos noms de guerre.

Sergio, mon responsable direct dans l'organisation du temps de mon exil parisien, s'appelait en réalité Gianni. Il avait toujours été un cadre intermédiaire et n'avait fait carrière en France que parce que les gros bonnets avaient tous fini derrière les barreaux en Italie. Je le regardai. Il avait un visage de paysan et les mains pleines de graisse. Il devait travailler dans une usine. Toute sa vie, il s'était levé à cinq heures du matin pour porter à l'usine sa conscience de classe.

– Luca est mort il y a quelques années, annonçai-je. On l'a trouvé en train de se tripoter avec un officier prisonnier et on l'a descendu.

– Tu plaisantes?

Je me limitai à le regarder fixement.

– Et toi? demanda-t-il à voix basse.

– Moi, j'en ai eu ras le cul et je suis rentré.

Sergio mordit dans son sandwich pour avoir le temps de réfléchir. Il mâcha lentement et but d'un trait la moitié de son verre de vin rouge. Il avait compris que j'avais des problèmes et que ça allait être à lui de les résoudre.

– Qu'est-ce que tu comptes faire?

Le moment était venu de jouer mes dernières cartes.

– Je retourne en Italie, je collabore avec la justice et je change de vie.

Il pâlit.

– Tu ne peux pas faire ça. Nous avons déjà été décimés par les repentis. Ça fait des années qu'on a tout arrêté, Enrico. L'organisation n'existe plus. L'expérience de la lutte armée est révolue.

– Bon, eh bien alors il n'y a plus aucun problème, le coupai-je.

– Si. Tu connais un tas de camarades qui n'ont jamais été identifiés, des gens qui aujourd'hui mènent une vie normale. Ils ne méritent pas de finir en taule.

Je haussai les épaules. Si j'avais été à sa place, j'aurais pris ma tête de méchant et aurais proféré des menaces de mort. Lui, au contraire, se contenta d'une grimace de douleur sincère.

– Qu'est-ce qui t'est arrivé? demanda-t-il en se passant une main sur le visage.

– J'en ai marre de cette vie de merde, répondis-je sèchement. Je n'ai pas du tout l'intention de passer le reste de ma vie en exil, à risquer tous les jours la prison pour quatre tracts et un imbécile de veilleur de nuit.

Sergio tenta un dernier appel désespéré aux valeurs et aux idéaux. Je le bloquai d'un geste de la main.

– Trouve une solution, Gianni, dis-je en l'appelant par son vrai nom. Autrement, je balance tous les rescapés.

Même ta sœur qui n'a rien à voir. J'insère son nom avec les autres et je dis qu'elle m'a amené les explosifs et les flics boiront tout d'un trait.

Je me levai et partis sans même le regarder en face, laissant la moitié de ma bière et mon sandwich, ce qui était ennuyeux car j'avais peu d'argent et, ce jour-là, je ne pourrais pas me permettre autre chose. Je me mis à frapper avec méthode aux portes des personnes que j'avais connues durant mon séjour parisien, en choisissant celles qui n'avaient pas de liens directs avec les Italiens. Je savais que je n'avais rien à craindre des guérilleros actuellement à la retraite, mais on n'est jamais trop prudent. J'avais un faux passeport et une condamnation en Italie et au moindre cafardage on m'enfermerait à la Santé avec les Basques et les Islamistes. Je fus accueilli par un couple d'Uruguayens, exilés de la génération précédente. Lui était ingénieur ; elle, psychiatre. La femme m'écouta avec compréhension.

– Une semaine, me dit-elle à la fin, levant son pouce pour être plus claire.

Si vous êtes dans la merde dans une grande ville européenne, que vous voulez trouver un endroit où dormir et trois repas par jour assurés, il faut aller chercher scientifiquement dans la vaste cour des célibataires. Et puis si vous êtes, comme moi, un bel homme et que vous vous y connaissez bien en rombières, les possibilités de réussite augmentent sensiblement.

Je m'assis dans un fauteuil et me mis à parcourir les annonces du samedi dans *Libération*. Je devais obligatoirement m'adresser à un secteur aux saines tendances progressistes où je pourrais me présenter comme un combattant pour la liberté du tiers-monde. Je laissai tomber les femmes en dessous de la quarantaine et avec des enfants à charge et je répondis à une quinzaine d'annonces avec des numéros de

boîte vocale ; le courrier, c'était trop long. Une semaine plus tard, j'amenais mes nippes chez Régine, du côté de la place de la République.

On s'était donné notre premier rendez-vous à une exposition de photos dans une galerie privée. Une de ses amies exposait et elle trouvait intrigant qu'on se rencontre au milieu de tous les gens qu'elle connaissait. J'y allai, bien déterminé à conclure. Les autres rencontres s'étaient révélées infructueuses et je me promis de ne pas faire le difficile et d'user de tout mon charme. Mais Régine était immonde et je dus prendre sur moi pour ne pas tourner les talons et disparaître au milieu de la foule des Champs-Élysées. Quarante-sept ans, employée d'un certain grade et divorcée depuis de nombreuses années, elle portait sur le visage et sur le corps les stigmates d'une femme qui s'était laissée aller et qui avait décidé de s'offrir aux cœurs solitaires lorsqu'elle s'était rendu compte qu'il était trop tard pour ressembler à nouveau, même de loin, à la femme qu'elle avait été. Au début, elle trouva étrange qu'un homme de dix ans de moins qu'elle lui fasse la cour, mais ensuite l'envie de sexe la convainquit de profiter de l'occasion. Il fut plus facile de lui faire croire qu'elle était en train de vivre une grande histoire d'amour que de la baiser, et à la fin, ce fut elle-même qui proposa d'essayer de vivre ensemble, sous le prétexte que j'avais besoin d'un logement et qu'à Paris il n'était pas facile d'en trouver un. Elle se révéla être une maîtresse pleine d'attentions, et ma situation fut très confortable. En réalité, c'était une petite femme insignifiante, aussi laide que sa vie. Il était impossible qu'au plus profond de son cœur, elle ne se doute pas de la montagne de mensonges que je lui balançais en permanence. Mais la solitude la rendait vulnérable, aveugle et sourde. Le peu de bon sens qui lui restait lui imposa de mettre sous clef son argent liquide et ses bijoux.